

espérait toujours vous revoir et elle répétait : "Il reviendra." Le temps passait, les mois s'écoulaient. Les prisonniers étaient tous revenus, et vous n'étiez pas avec eux. D'ici, on écrivit au ministre. — c'est M. Gérard, le maire, qui fit les deux lettres. Le ministre s'informa, vous fit chercher en Prusse, puis un jour Céline reçut un papier qui était votre acte de décès. Comment se fait-il qu'à Paris aussi on vous ait cru mort ? Je n'en sais rien. Nous ici, nous ne pouvions plus douter : c'est alors qu'on porta votre deuil. On avait déjà bien pleuré, on pleura encore.

—Oui, fit Etienne, pendant que je souffrais là-bas, ici on était désolé.

—Oh ! oui, bien désolé, reprit madame Cordier. Ainsi, Céline était veuve et ses deux enfants n'avaient plus de père : c'était triste, bien triste...

—Cette pensée que ma femme me pleurait et qu'elle croyait nos enfants orphelins, me fit souffrir mille fois plus que les brutalités des Prussiens... Mais les jours mauvais sont passés : Dieu rend à la femme qui se croyait veuve son mari et aux enfants leur père.

—Non, Etienne, non, répliqua madame Cordier d'une voix presque solennelle, les mauvais jours ne sont point passés.

Et mentalement, levant les yeux vers le ciel :

—Mon Dieu, donnez-moi la force et soutenez mon courage !

Le jeune homme sentit un frisson courir dans tous ses membres.

—Mère, dit-il d'une voix anxieuse, vos paroles ont fait passer la terreur et l'effroi dans tout mon être. Parlez : quel est l'effroyable malheur qui m'attend ici ?

—Etienne... commença madame Cordier.

Puis, détournant la tête :

—Oh ! fit-elle avec désespoir, jamais,

jamais je ne pourrai lui dire la vérité !

—Mais, si épouvantable qu'elle soit, cette vérité, je dois, je veux la connaître.

—C'est vrai, vous devez la connaître, répondit douloureusement madame Cordier. Etienne, Céline se croyait veuve... elle s'est remariée !

Il poussa un cri sourd, horrible : ses yeux s'ouvrirent démesurément, il étendit les bras et tomba à la renverse.

Quand les soins de madame Cordier l'eurent rappelé à la vie, elle l'aidait à se relever et à s'asseoir dans un fauteuil. Mais ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à ressaisir ses idées et à avoir conscience de son affreuse situation. Soudain il se leva et bondit au milieu de la chambre.

—Mariée ! mariée ! exclama-t-il : mais je ne suis pas mort, ce mariage est nul... Ma femme m'appartient, je la reprendrai, la loi est pour moi.

Puis, marchant de long en large avec agitation, il répétait des phrases et des mots sans suite, incohérents, qui révélaient le trouble de son esprit.

Enfin il se rapprocha de madame Cordier et la pria de lui raconter tout.

Quand elle eut fini, elle ajouta :

—Ne maudissez ni moi, ni Céline, ni Jacques Pérard. C'est parce qu'il vous aimait, c'est en souvenir de l'amour qui vous unissait qu'il a cru remplir un devoir en épousant Céline et en adoptant vos deux enfants. Elle pouvait-elle méconnaître la générosité de votre ami ? Pourrait-elle résister lorsqu'il s'agissait de l'avenir des enfants ?... Elle ne vous avait pas oublié, pourtant : elle vous aimait toujours.

—Et maintenant, elle aime Jacques

—Je crois qu'elle commence à l'aimer.

Le malheureux poussa un profond soupir, et des larmes trop longtemps